JOURNAL DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE

ÉDITORIAL

CYBER ETHNO

La grande vague informatique qui déferle sur le monde est en train d'envahir tous les recoins du Musée d'ethnographie.

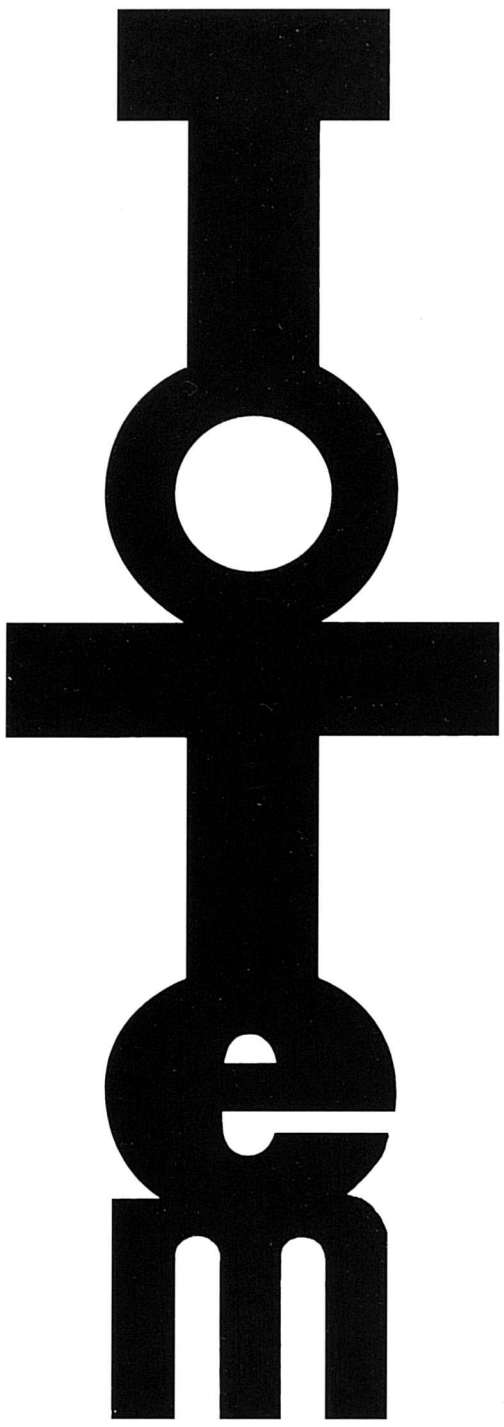
Cela a débuté au début des années 80 lorsque la bibliothèque du Musée a été reliée au réseau informatisé des bibliothèques romandes et tessinoises (SIBIL devenu VTLS), sur lequel aujourd'hui déjà plus de 2'100'000 ouvrages ont été catalogués. A la même époque on avait vu arriver, timidement au début, des PC ou des Mac (en français: ordinateurs personnels compatibles IBM ou de marque Apple) achetés en catimini par quelques conservateurs avec leurs propres deniers. Aujourd'hui la Direction des Services Informatiques de la Ville pourvoit chaque membre du personnel scientifique et administratif de machines puissantes qui rendent d'immenses services, notamment dans le domaine du traitement de texte, des bases de données, des tableurs.

Ces ordinateurs personnels sont devenus aussi, depuis quelques années, les terminaux de plusieurs réseaux informatiques. Terminaux du réseau de l'administration municipale d'abord, ce qui permet d'éviter beaucoup de déplacements, d'échanges de courriers, de frais de poste, dans la gestion d'affaires comme la comptabilité et le personnel. Terminaux de MUSINFO ensuite. Notre musée est le premier de la Ville à avoir été doté de ce programme moderne de gestion informatisée des collections, avec image des objets, qui permet d'éviter de multiples manipulations. Enfin autre merveille: nos PC sont devenus des terminaux d'Internet, qui nous relie au monde entier et, en particulier, à de multiples institutions de la planète liées à l'ethnographie. Plus rapidement qu'avec le fax, en utilisant E-Mail, nous pouvons communiquer quasi gratuitement avec des collègues de tous les pays. Instantanément nous trouvons des informations sur presque n'importe quelle civilisation du monde. Nous avons un accès direct au fichier de la Bibliothèque du Congrès des Etats-Unis, peut-être la plus grande bibliothèque du monde. Notre Musée est d'ailleurs maintenant présent sur plusieurs sites, dont un très complet préparé par M. Jérôme Ducor et les services de la Ville (voir page 4).

Gadgets? Le risque existe. Le temps que l'informatique fait gagner est souvent annulé par le temps consacré à la mise au point, à l'apprentissage et aux réparations des ordinateurs. Pour certains l'outil, à cause notamment de son côté ludique, semble être devenu plus important que les tâches qu'il est censé faciliter. Ceci dit, visiblement au Musée d'ethnographie les avantages de l'informatique l'emportent largement sur les inconvénients. Pour ne donner que deux exemples: l'inventaire des collections a reçu récemment une grande impulsion de MUSINFO; et le numéro du Journal TOTEM que vous êtes en train de lire coûte, grâce à la PAO (publication assistée par ordinateur), quatre fois moins que ce que coûtèrent les premiers numéros. Dans le futur, on peut encore attendre beaucoup de nouvelles contributions de l'informatique, notamment à destination du public.

Lévi-Strauss parlait de l'humilité inculquée aux conservateurs de musées par les menues besognes qui sont à la base de leurs professions, comme le déballage, l'identification, l'inventaire, le classement, le fichage des objets. Il faut espérer que l'informatique ne va pas nous rendre moins humbles, mais il est certain que par gain de temps dans ces travaux, elle va nous permettre de nous consacrer plus à ces autres aspects importants de notre profession: recherche, publications, visites guidées, expositions, réflexion intelligente et responsable sur les civilisations.
Pour en savoir plus tapez:
«http://www.ville-ge.ch/musinfo/ethg/».

Louis Necker
Directeur



JOURNAL DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DE GENÈVE
no 18
Février - Mai 1997

Paraît trois fois l'an

Direction
Louis Necker

Ville de Genève
Département des
Affaires culturelles

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE
65-67, boulevard Carl-Vogt
1205 Genève
Tél. 022 418 45 50
Fax 022 418 45 51

Bus 1, 4 et 44

Ouvert de 10 à 17h
Fermé lundi

Annexe de Conches
7, chemin Calandrini
1231 Conches
Tél. 022 346 01 25
Fax 022 789 15 40

Bus 8

Ouvert de 10 à 17h
Fermé lundi

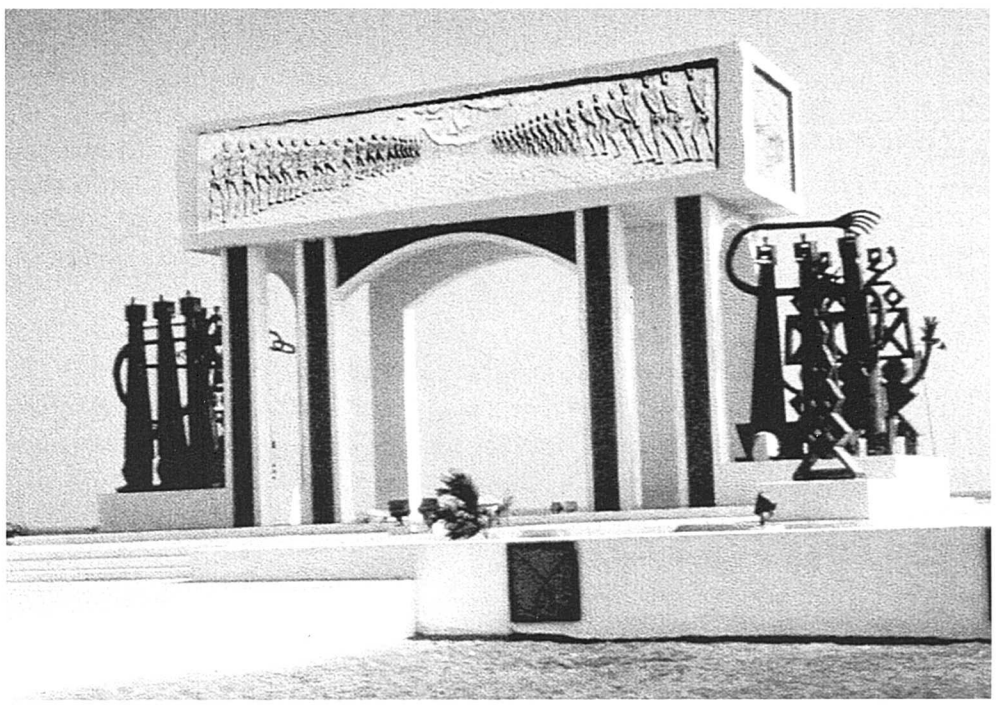
Jeune mineur d'Amérique latine (photo B.I.T. / Marie Dorigny); caravane d'esclaves sur la côte est-africaine (Culver pictures). Photomontage: Eva Rittmeyer

MÉMOIRES D'ESCLAVES

EXPOSITION du 3 mai au 5 octobre 1997

MÉMOIRES D'ESCLAVES

Tel est le titre de la nouvelle exposition temporaire du Musée d'ethnographie qui s'ouvrira le 3 mai prochain au boulevard Carl-Vogt. Et d'abord, pourquoi avoir choisi ce sujet? Tout simplement parce qu'aujourd'hui où l'on cherche à reconstituer autant que possible une vérité historique digne de ce nom, il nous a semblé que l'un des plus grands crimes perpétrés contre l'humanité avait été presque occulté de notre mémoire. Je veux parler de la traite des esclaves africains, responsable de la disparition de millions de personnes d'abord en Afrique même, puis au cours du terrible voyage à travers l'Atlantique, enfin sur les plantations aux Amériques. Le nombre des victimes de cet odieux trafic qui a duré près de quatre siècles (du 16e au 19e s.) est difficile à chiffrer, mais dépasse de loin tout ce que l'on peut imaginer: il se situerait entre 10 et 40 millions. Ce fut certainement l'un des plus grands génocides de l'histoire de l'humanité, une véritable saignée pour l'Afrique, un long calvaire aussi imposé à des êtres humains considérés au même titre que des meubles ou du bétail.



La «Porte du non-retour» érigée sur la plage de Ouidah, au Bénin, à la mémoire des esclaves embarqués pour un voyage de non-retour. Photo: Claude Savary

dus à l'encan aux planteurs de canne à sucre, de tabac, de coton, etc. Les bateaux reviennent alors en Europe chargés de tonneaux de sucre, de rhum, de tabac et d'autres produits coloniaux. Les bénéfices peuvent être importants, mais en général les rendements tournent entre 5 et 7%, ce qui est peu car les voyages sont aléatoires, les risques importants. Les banquiers qui avancent de l'argent ou assurent le bateau et sa cargaison parlent de «Grosse aventure». Il est d'ailleurs frappant de constater l'extrême discrétion des Genevois à ce sujet. Or, il ne fait aucun doute que d'anciennes familles genevoises ont tiré profit de la traite négrière, soit directement en possédant des plantations aux Amériques, soit indirectement à travers des transactions commerciales ou bancaires. A leur décharge, il faut dire que c'est souvent dans ces mêmes familles que se recrutèrent les plus ardents partisans de l'abolitionnisme, liés aux Missions chrétiennes qui se multiplièrent en Afrique dans la seconde moitié du 19e s.

Claude Savary

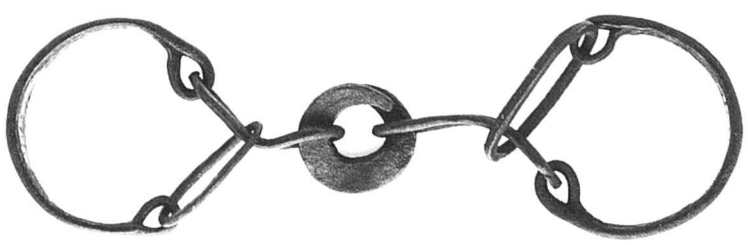
CONSERVER LA MÉMOIRE DU PASSÉ

Certes, en 1992, la commémoration en grande pompe du 500e anniversaire de l'arrivée de Christophe Colomb aux Antilles a quelque peu rafraîchi notre mémoire et il a bien fallu parler un peu des esclaves noirs qui ont façonné de leur sueur, de leur sang et de leurs larmes, ces îles devenues pour certaines en tout cas des paradis touristiques. Oh! on s'est contenté du minimum, tout juste de quoi se donner bonne conscience. Par exemple, l'UNESCO a organisé une conférence sur le sujet et créé un groupe de travail destiné à faire connaître à jamais la ***Route de l'Esclave***. En France, la ville de Nantes y a consacré une exposition, ***Les Anneaux de la Mémoire***, pour rappeler qu'elle fut aux 17e et 18e siècles un important port de commerce entre l'Afrique et les Antilles et qu'elle doit en grande partie son patrimoine architectural, marque durable de la richesse de ses anciennes familles d'armateurs, à la traite négrière. En Afrique même, une nouvelle prise de conscience et l'abandon d'une attitude consistant à refuser d'admettre une part de responsabilité dans la traite a permis de faire avancer nos connaissances à ce sujet. D'ailleurs, on doit se souvenir que beaucoup de peuples africains ayant pratiqué la vente d'esclaves ou de captifs ont aussi été victimes de ce trafic. Au Bénin, en décembre 1995, fut inauguré sur la plage de Ouidah un monument destiné à rappeler l'holocauste africain sous le nom de **Porte du non-retour**. Il présente au fronton deux bas-reliefs symboliques: l'un montrant le départ des esclaves enchaînés en route vers les bateaux et la terrible traversée, l'autre, le retour de leurs descendants venus des Amériques pour retrouver leurs racines culturelles. C'est une sorte de pèlerinage qu'ils accomplissent ainsi, en mémoire de leurs aïeux victimes de la traite, de la même manière qu'en Europe on se rend en pèlerinage à Auschwitz ou dans un de ces sinistres camps de la mort inventés par les Nazis.

L'ESCLAVAGE DANS LE MONDE ANTIQUE ET AILLEURS

En guise d'introduction, l'exposition comporte tout d'abord un regard sur l'esclavage dans l'Antiquité et dans différentes régions du monde. «Vae victis» malheur aux vaincus! Tel était le triste sort de ceux qui se retrouvaient captifs, ajoutés au butin, aux chars et aux chevaux, etc., formant le triomphe ou la parade du vainqueur. Sumériens, Egyptiens, Assyriens et plus encore Grecs et Romains, eurent de nombreux esclaves, dans leurs champs, leurs mines, leurs chantiers ou leurs maisons. A certaines époques on dénombrait à Rome jusqu'à vingt esclaves pour un citoyen! Les Slaves de l'Europe orientale donnèrent même leur nom pour désigner ceux qui étaient maintenus dans la servitude. Car au départ, il n'y a pas de différence de couleur, les esclaves peuvent être blancs ou noirs, ce sont tous des captifs, forcés de travailler et d'obéir aveuglément, sinon gare aux châtiments ... L'Europe du Moyen Age a connu aussi l'esclavage sous la forme du servage. Le serf est avant tout un paysan qui reste attaché à la terre qu'il travaille mais ne peut constituer de patrimoine à cause de la mainmorte. Taillable et corvéable à merci, son sort est à peine plus enviable que celui des esclaves que l'on faisait trimer jusqu'à la mort sur les grands chantiers impériaux de Chine. Ailleurs, les captifs étaient peut-être mieux traités, parfois même choyés, surtout lorsqu'ils fournissaient l'essentiel du repas de fête... par exemple chez les Indiens Tupinamba aux dires de Jean de Léry! (***Le Voyage au Brésil de Jean de Léry, 1556-1558.*** Paris, 1927, p. 194).

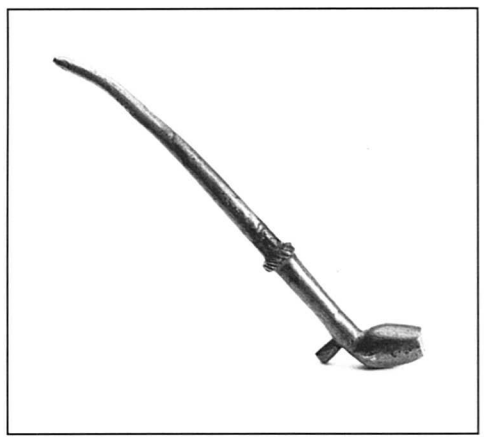
En réalité, le servage disparaît en Europe occidentale au moment où se développe la traite africaine dans les régions du «Nouveau Monde», créant un commerce des plus lucratifs appelé commerce triangulaire, entre le 16e et le 19e s. Il y a donc une sorte de continuité dans l'esclavage, même si les lieux ou les conditions de travail changent.



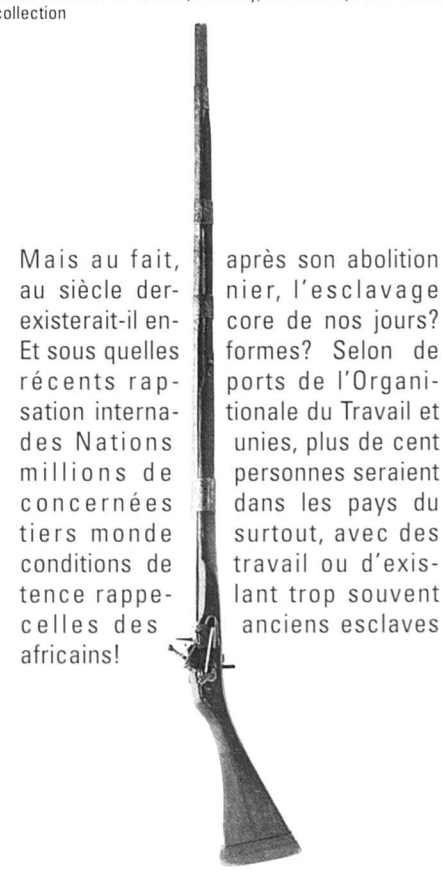
Entrave d'esclave en fer, servant pour la capture. Ramenée par F. Ramseyer de sa captivité chez les Ashanti, Ghana (1870-1874). L. 35 cm. (Don Louise Ramseyer)

L'ÉCONOMIE DE TRAITE OU LE COMMERCE TRIANGULAIRE

Dans le nouveau système économique, au niveau mondial cette fois-ci, des bateaux vont aller sur les côtes africaines échanger des produits manufacturés en Europe (étoffes, armes, tabac, eaux-de-vie, verroteries et autres babioles) contre des êtres humains, des esclaves, accessoirement contre de la poudre d'or, des épices ou de l'ivoire. Ces esclaves, capturés lors des guerres ou razziés par surprise, sont vendus aux Européens par des chefs ou des souverains locaux, par exemple le roi d'Abomey, le roi des Ashanti. Puis, les esclaves sont embarqués à bord des bateaux à voile et entassés dans des conditions tellement épouvantables qu'il en meurt un très grand nombre pendant la longue traversée. Parvenus en Amérique, ils sont ven-



Modèle réduit d'une ancienne pipe de porcelaine. Fragment d'une statuette de bronze, Abomey, Bénin. L. 8,5 cm. Ancienne collection



Mais au fait, après son abolition au siècle dernier, l'esclavage existerait-il encore de nos jours? Et sous quelles formes? Selon de récents rapports de l'Organisation internationale du Travail et des Nations unies, plus de cent millions de personnes seraient concernées dans les pays du tiers monde surtout, avec des conditions de travail ou d'existence rappelant trop souvent celles des anciens esclaves africains!

Fusil à pierre d'origine sud-américaine mais provenant du Sud marocain ou de la Mauritanie. L. 123 cm. Ancienne collection

DANS LES PLANTATIONS DE CANNE, LE SUCRE EST-IL UNE DOUCEUR?

Après trois siècles d'esclavage et de traite des Noirs, le sucre est-il encore une douceur? On pourrait à loisir paraphraser les interrogations et les doutes du *Candide* de Voltaire sur les lois du marché et l'exploitation inhumaine des esclaves dans les plantations de canne aux Amériques. Peut-être faudrait-il ajouter aujourd'hui un chapitre dans lequel il se demande comment, malgré toute l'oppression de l'esclavage, les Noirs déportés dans les Caraïbes ont su transmettre un patrimoine culturel d'une richesse étonnante. Un patrimoine qui, actuellement, ne constitue rien de moins que le creuset fondamental du monde religieux ou des mouvements artistiques.

L'histoire de Cuba est particulièrement révélatrice à cet égard. Rappelons que dans les Amériques, l'industrie sucrière connaît au 16e siècle un essor considérable. Le sucre est alors une marchandise rare et chère en Europe et la traite négrière fournit à bon marché une main-d'oeuvre corvéable à merci. Dès 1520, commence l'importation massive d'esclaves africains à Cuba, destinée à remplacer la population indienne décimée. Les Noirs déportés des côtes africaines sont cantonnés dans l'île caraïbe pour travailler au service des Espagnols dans les moulins à broyer la canne, dans les champs de canne à sucre et dans les mines de cuivre, ou encore comme simples domestiques. Leurs conditions de vie y sont effroyables. Pour s'en faire une idée, qu'on pense seulement que leur espérance de vie dans ces plantations ne dépasse guère sept ans. Au tournant du 19e siècle, l'esclavage constitue le véritable pilier de l'économie cubaine et la traite des Noirs, officiellement interdite en 1820, se poursuit néanmoins jusqu'en 1886, date de l'abolition de l'esclavage à Cuba. Au cours de trois siècles, la traite négrière aura arraché d'Afrique et conduit aux Amériques des Noirs originaires de régions aussi différentes que celles de la Guinée, du Gabon, du Congo et de l'Angola, puis de Mauritanie, de Zanzibar et du Mozambique.

LA SANTERIA CUBAINE, UN HÉRITAGE CULTUREL AFRICAIN

La tragédie de l'esclavage est encore inscrite au plus profond des traditions cubaines. Mais son histoire est aussi celle d'un enrichissement culturel exceptionnel: à l'instar du *Vaudou* haïtien, du *Candomblé* brésilien et de la *Macumba*, la *Santería* cubaine perpétue des traditions venues d'Afrique. Cependant, si le système cultuel de la *Santería* (ou *Regla de Ocha*) tient bel et bien ses origines du continent noir (des peuples *yoruba* de l'ancien Dahomey et de l'actuel Nigeria plus précisément), sa mythologie et le panthéon de ses divinités ont connu de multiples variations et transformations résultant de leur confrontation avec d'autres systèmes religieux, également d'origine africaine. Ces religions africaines se sont ensuite créolisées sous l'influence du catholicisme. Un syncrétisme qui s'est produit spontanément, établissant de nouvelles valeurs et réorganisant le panthéon *yoruba*, instaurant même des correspondances surprenantes avec les saints catholiques.

Jadis religion officieuse, voire interdite, la *Santería* inspire aujourd'hui le renouveau du folklore national cubain. Couple de danseurs au festival de culture africaine *Wemilere*. Guabanacoa, La Havane. Photo: Gilles Labarthe

De nos jours, la *Santería* se révèle une religion très populaire. Elle a même fait des adeptes dans les milieux sociaux et ethniques les plus divers de l'île, jusqu'à être pratiquée par plus de 75% des Cubains! Sa popularité s'explique peut-être par sa remarquable capacité à servir de guide dans la vie du pratiquant, recourant aux techniques complexes de la divination et de la médecine traditionnelle. La *Santería* véhicule en outre les valeurs essentielles du respect des ancêtres et des forces de la nature, et de l'amour pour la famille, qu'elle soit consanguine ou d'alliance rituelle. A travers ses nombreuses manifestations quotidiennes rythmées et hautes en couleur, la *Santería* est enfin source d'inspiration intarissable pour les expressions musicales, littéraires ou plastiques, la danse ou les arts culinaires. A tel point que le spécialiste de la culture afrocubaine Miguel Barnet, parlant du folklore à Cuba dans son dernier ouvrage (*Cultos afrocubanos, La Regla de Ocha, la Regla de Palo Monte*, La Havane, 1995), peut même avancer que «la mythologie *yoruba*, comparable à la mythologie grecque pour sa richesse philosophique et ses valeurs poétiques, est l'unique corps solide d'idées au sujet de la création du monde que notre pays puisse offrir comme trésor de la culture populaire traditionnelle».

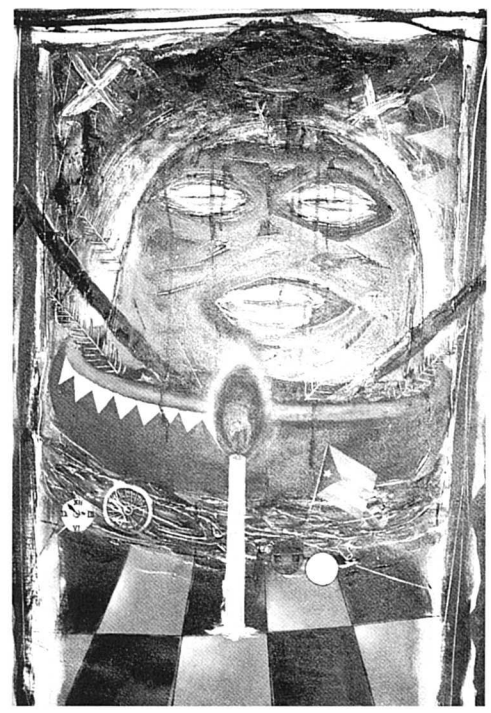


Tableau du peintre cubain Luis Contino Roque, représentant *Elegguá*, divinité des carrefours. A la croisée des chemins, cette divinité très célébrée de la *Santería* tient les clefs du destin des hommes. Photo: Gilles Labarthe

VIOLENCE ET TECHNIQUE AU SERVICE DE L'ESCLAVAGE

La violence et la technique sont au fondement de la traite des esclaves. La violence est celle du rapt, de l'enlèvement, de la soumission par la force et les fers, des sévices, des conditions de travail inhumaines et dégradantes. Les techniques d'asservissement, perfectionnées au fil des siècles, ont reconnu comme un de leurs principes moteurs la déportation massive de main-d'œuvre. Acheminé en terre étrangère pour être vendu comme simple marchandise, l'esclave se retrouve en milieu hostile. Un milieu dont il ne connaît ni l'environnement, ni la population, ni les moeurs, ni les lois, ni même la langue. Son isolation est presque totale. Sévèrement rationné, étroitement surveillé, épuisé par le travail, ses possibilités de révolte sont minimes, ses droits, inexistants.

A la veille du 21e siècle, cette violence et ces techniques sont encore à l'ordre du jour dans des dizaines de nations, malgré l'abolition de la traite et de l'esclavage. Il semble bien que la législation internationale et les traités condamnant l'esclavage restent lettre morte lorsqu'il s'agit d'éradiquer l'exploitation inhumaine des hommes. Force est de constater que, dans la réalité, des formes contemporaines d'asservissement connaissent parfois la même cruauté et la même intensité que celles des épisodes les plus douloureux de la traite négrière. L'exploitation abusive des hommes, que d'aucuns s'empressent de présenter comme résultant de «situations de dépendance économique», relève souvent, en fait, de la violence du travail forcé, de la séquestration, de la privation, de l'asservissement pour dettes.

L'ESCLAVAGE AUJOURD'HUI

En somme, que veut-on dire lorsqu'on parle d'esclavage aujourd'hui? La définition donnée par les Nations unies en 1956 pour la convention supplémentaire sur l'abolition de l'esclavage, de la traite, des institutions et pratiques similaires à l'esclavage, posait comme principe la condition d'une personne sur laquelle s'exerce un droit de propriété. Le groupe de travail de l'organisation internationale qui étudie ces questions, reconnaît actuellement que l'esclavage est toujours pratiqué dans le monde, sous au moins six formes différentes, qu'il s'agisse de la traite des esclaves, de la vente d'enfants, de l'exploitation de la main-d'oeuvre enfantine, de la servitude pour dettes, de la traite des humains et l'exploitation de la prostitution d'autrui, et enfin, des pratiques esclavagistes de l'apartheid et du colonialisme. De son côté, l'Organisation Internationale du Travail estime qu'à elle seule, l'exploitation du travail des enfants dans le monde fait plus de 100 millions de jeunes victimes dans le monde.

Jeune travailleur de chantier en Inde. Photo: B.I.T.

Interrogeant ces formes actuelles d'asservissement, le dernier volet de l'exposition MÉMOIRES D'ESCLAVES aura pour objectif de présenter - à travers un parcours didactique et quelques exemples précis - par quels subterfuges et grâce à quelles techniques des réseaux d'exploitation et des industries tirent parti des conditions économiques extrêmement précaires de certaines populations, surtout dans le tiers monde. Et comment ces mêmes réseaux et industries profitent en particulier de la vulnérabilité des enfants pour s'enrichir, aujourd'hui encore, de la traite des humains.

Gilles Labarthe

L'EXPOSITION EN BREF

1. Introduction au thème de l'esclavage: L'esclavage dans le monde antique et ailleurs; quelques portraits des acteurs du drame; images stéréotypées et caricatures coloniales.

2. L'économie de traite: Comptoirs et intermédiaires africains sur la côte ouest-africaine (anciens royaumes Ashanti au Ghana et d'Abomey au Bénin); la déportation des esclaves à travers l'Atlantique.

3. Les Amériques noires: L'héritage culturel africain aux Amériques, en particulier à Cuba.

4. L'esclavage aujourd'hui: Après l'abolition, l'esclavage a-t-il vraiment disparu? N'aurait-il pas tout simplement changé de forme?

Un catalogue illustré accompagne l'exposition.

Imageries populaires en islam

Exposition dans le hall du Musée du 5 mars au 20 avril 1997

Etudiante à Neuchâtel, j'avais été engagée par les époux Centlivres pour le classement et la mise en ordre des fiches de leur bibliothèque privée. Ce travail mené à leur domicile m'avait permis de faire plus ample connaissance avec Mme Micheline Centlivres, ethnologue tout comme son mari, partageant avec lui la même passion pour les terrains d'Asie centrale notamment. Leur appartement était un témoin manifeste de cette passion.
C'est donc avec beaucoup de curiosité que j'ai accueilli la proposition d'organiser à Genève une exposition présentant une partie de leur immense collection d'images populaires d'Orient, à peine entrevue alors.

Cela fait en effet plus de 30 ans que Pierre Centlivres, professeur à l'Université de Neuchâtel, et Micheline Centlivres-Demont collectionnent des images populaires imprimées provenant du Moyen-Orient et de pays voisins, du Maroc à l'Inde musulmane.
Ces estampes, de grande diffusion, vendues sur les marchés, font appel à des symboles et des motifs d'une culture islamique largement partagée, où apparaissent personnages et scènes de l'islam historique et du Coran, monuments des lieux saints, calligraphies.
L'exposition **Imageries populaires en islam** présentera quelque quatre-vingts images qui sont autant d'exemples de cet art populaire et naïf certes, mais possédant un sens aigu des formes et des couleurs.

L'exposition sera doublement accompagnée: d'une part par une conférence donnée par Mme Micheline Centlivres-Demont le mercredi 5 mars à 18h30 et organisée en collaboration avec la toute nouvelle Association des amis de la culture arabe et d'autre part par la sortie d'un ouvrage édité chez Georg Editeur, Genève.

Christine Détraz

Combat entre 'Alî et le monstre Râs al-Ghul. 12 x 15 cm. Imprimé au Maroc

Al-Burâq, la monture utilisée par le Prophète lors de son voyage nocturne. 35,5 x 25 cm. Imprimé à Bombay

Mercredi 5 mars 1997 à 18h30
L'Orient des images
Conférence de Mme Micheline Centlivres-Demont,
organisée en collaboration avec l'Association des amis de la culture arabe,
suivie d'une verrée offerte à l'occasion
de l'inauguration de l'exposition.

LA NOUVELLE SALLE PRÉCOLOMBIENNE

Comme face à l'au-delà

Portraits pour l'au-delà? On peut se poser la question. En tout cas, l'homme précolombien, celui que nous restituent les sculpteurs et les potières, c'est d'abord un homme, un corps, un volume dans l'espace. C'est une figure en trois dimensions dont le tronc et les membres, les plans et les facettes s'inscrivent en creux ou en saillie au regard de la lumière qui les anime et les fait naître. Mais l'homme précolombien, c'est aussi un corps, sculpté ou modelé, qui, s'il s'articule vers les points cardinaux, semble aussitôt les synthétiser et les ramener à lui. Formulée dans et par l'espace, l'expression amérindienne de la figure humaine, par un génie qui lui est propre, en vient en quelque sorte à se substituer à l'espace tout entier, à occuper le champ de vision dans sa totalité. L'oeuvre concentre donc sur elle tout le regard. D'où l'autorité matérielle et physique qui la caractérise, d'où cette présence qui semble occulter tout le reste.

L'expression plastique amérindienne parvient à fixer dans l'absolu, sans pour autant jamais la figer, la figure dont elle a à traiter. Qu'elle soit parfaitement apte à saisir le mouvement, les figurations de lutteurs Colima sont là pour l'attester, mais d'une manière générale il n'y a chez elle aucune prédisposition à la singularité, aucune vocation à l'instantané: le lutteur lutte de toute éternité, le bras qui frappe paraît armé depuis qu'il est articulé. Ici, la dynamique procède bien davantage des vibrations de la matière, d'une impression de charges accumulées, que d'une impulsion créative spontanée. Le mouvement est affaire de densité et tout est construit pour provoquer cette sorte d'intensité. D'où qu'on la regarde, la figure de l'homme est solidement charpentée. On peut en faire le tour, la découvrir, l'apprécier sous divers angles, mais ce faisant, le premier coup d'oeil sait déjà, de science sûre, que la curiosité pourrait faire l'économie de l'état des lieux tant il est manifeste que l'oeuvre est d'abord conçue pour être appréhendée et vue de face. C'est là l'angle de saisie presque imposé, le plan de majeure intensité.

La figure de l'homme ne fait guère de concession à l'instant volé, aux aléas du moment. Il n'y a donc jamais ce rapt au 500e de seconde, si cher au photographe d'aujourd'hui, mais bien l'expressivité de la pose et de la pause. Comme pour l'objectif du péruvien Martín

Un secteur de la nouvelle salle précolombienne. Photo: Johnathan Watts

Chambi, leur illustre descendant, le temps de pause des artisans précolombiens est celui de l'expressivité interne, celui de la pérennité culturelle. L'oeuvre ne dérobe pas la personnalité de son modèle, elle la laisse s'exprimer et la restitue dans la complexité de sa composition. C'est pourquoi elle atteint à ce qu'il y a de plus essentiel. C'est pourquoi aussi, en première lecture, le particularisme physique - ce qui pourrait avoir couleur d'exotisme pour nous - retient si peu le regard. L'essence de l'art précolombien est de traduire l'homme dans ses attributs d'homme, l'homme dans sa densité culturelle. Son modèle n'est autre que l'homme qui revendique un portrait de face. La personne représentée n'est pas simplement passée devant le miroir, devant l'objectif; elle s'y est arrêtée et a pris la pose pour lui donner le temps de «réfléchir» ce qui en elle ne doit rien au hasard. Dans le registre amérindien, la figure de l'homme ne se déprend donc jamais d'une certaine théâtralité, d'une certaine mise en scène. Comme dans un miroir, comme face à l'au-delà, le modèle est en situation.

Daniel Schoepf

LE MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE SUR INTERNET!

Découvrez le site Internet du Musée d'ethnographie à l'adresse:

http://www.ville-ge.ch/musinfo/ethg/index.htm

Outre une présentation du Musée, avec son historique, vous y trouverez l'agenda complet de nos activités, le catalogue de nos publications (livres, périodiques et disques), ainsi que des liens vers d'autres sites. Vous pouvez aussi y passer directement vos commandes de publications, surfer sur de nombreux liens ou consulter les catalogues des plus grandes bibliothèques du monde.

Couplés avec le site du Musée, les Ateliers d'ethnomusicologie vous présentent leurs programmes de cours et de concerts à l'adresse suivante:

http://www.ville-ge.ch/musinfo/ethg/adem.htm

Ces sites sont encore en période de croissance!
Faites-nous part de vos commentaires par e-mail:
jerome.ducor@ville-ge.ch

FREDDY BERTRAND
reporter-photographe
Exposition à l'Annexe de Conches du 20 mars au 17 août 1997

En 1994, Lydia Bertrand proposa au Musée d'ethnographie en dépôt temporaire les archives professionnelles de son père, Freddy Bertrand, reporter et photographe de presse.
Il n'est pas fréquent qu'une institution comme la nôtre puisse bénéficier d'un fonds photographique d'une telle ampleur, soit quelques milliers d'images. On pourrait d'ailleurs se poser la question de savoir si le Musée d'ethnographie, plus habitué à gérer des objets, constitue le destinataire idéal pour ce genre de collection. De fait, lorsque l'on se penche sur nos collections, et plus particulièrement sur celles du département Europe, on s'aperçoit que la photographie est omniprésente, et constitue un «objet» d'un intérêt tout particulier. En effet, sans compter le remarquable ensemble de photographies ethnographiques du musée, la collection Amoudruz recèle, en plus d'un lot d'estampes considérable, des centaines de photographies anciennes, sous forme de tirages isolés ou, plus généralement, de cartes postales. Par ailleurs, la collecte effectuée pour l'exposition *«C'était pas tous les jours dimanche: vie quotidienne du monde ouvrier, Genève 1890-1950»*, nous a permis d'*engranger* une quantité considérable de documents photographiques, concernant en particulier la vie professionnelle et la sphère domestique de nos donateurs.

Apéritif sur les toits de la ville. Photo: Freddy Bertrand

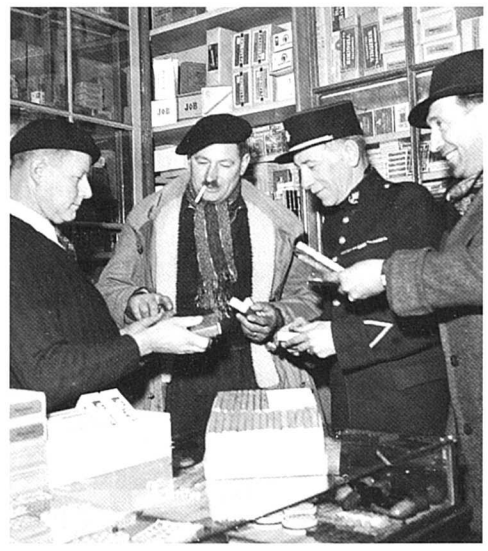
Accueillir les archives professionnelles d'un reporter-photographe comme Freddy Bertrand au sein de notre musée est une aventure passionnante. En ce qui concerne la prochaine exposition de l'Annexe de Conches, nous allons non seulement nous servir de ces documents pour illustrer des thèmes, mais aussi faire le chemin inverse, c'est-à-dire d'exploiter ces images en soi, comme des révélateurs de la mémoire. Ces photographies sont en effet des témoins exceptionnels, qui font resurgir nos souvenirs, par définition aléatoires et incertains; elles nous permettent d'évoquer des épisodes de notre passé et de susciter chez le spectateur l'envie de les commenter à autrui.

Chassé de France par la guerre, Freddy Bertrand arrive à Genève en 1941. Dès lors, il ne cesse, jusqu'à sa disparition en 1984, de couvrir au quotidien tous les événements insolites, exceptionnels et ordinaires, que notre ville a connus pendant cette période. Qu'il s'agisse d'une conférence organisée par l'ONU, d'un mariage princier, d'une vedette de la chanson, ou, plus simplement, d'un fait divers d'intérêt local, tel l'incendie du Grand-Théâtre ou la construction sous-lacustre du parking du Mont-Blanc, Freddy Bertrand a tenu, tout au long de sa vie, à mettre sur pellicule les événements qui ont fait l'actualité de la vie genevoise. Ce faisant, il nous a laissé un témoignage photographique exceptionnel.

Pour l'exposition prévue dans l'Annexe de notre musée, nous n'avons pas choisi les photographies en fonction de leur qualité esthétique, ni d'ailleurs de l'émotion qu'elles pourraient susciter. Nous avons plutôt opté pour un choix thématique, à même de faire revivre, dans l'esprit du spectateur, un événement qu'il aurait pu vivre à titre personnel.

Depuis déjà quelques années, le département Europe du musée accomplit un travail sur la mémoire. Il ne s'agit pas seulement de faire appel aux souvenirs des gens sur des métiers qui disparaissent, ou de recueillir des témoignages sur la nostalgie du temps passé, mais de mettre en *réserve* un savoir et des connaissances nécessaires pour la compréhension de notre présent.

Certains événements ont tout particulièrement marqué notre existence; je prends pour exemple l'affaire Pierre Jaccoud, qui défraya dès 1958 les chroniques judiciaires de notre pays et qui eut un retentissement international. De même les personnes qui ont plus de 40 ans aujourd'hui n'oublieront sans doute jamais ce mois de février 1956, qui vit la rade de Genève en partie prise par les glaces.



Genève rationnée. Photo: Freddy Bertrand

Jean Marais et Jean Cocteau à Cointrin. Photo: Freddy Bertrand

Pour faciliter cette approche, nous avons entrepris avec le groupe ethnographie de l'Université du 3e âge, notre partenaire depuis déjà 20 ans, un travail sur la mémoire en lui soumettant quelques photographies représentant chacune l'un des thèmes choisis, afin de recueillir un témoignage, une anecdote, qui replaceraient ces images dans leurs contextes.
Bien sûr, nous savons que la mémoire est quelque chose d'imprécis et que nous avons tous tendance à *aménager* nos souvenirs, en vue de les rendre cohérents avec notre existence. Cependant, pour notre équipe, ce travail, comme bien d'autres qui font appel à la mémoire de nos interlocuteurs, est une manière privilégiée de faire parler des objets, photographies comprises, afin de mieux comprendre le monde qui nous entoure et d'obtenir par ces sources des informations relatant notre histoire au quotidien.

Cette exposition n'aurait jamais vu le jour sans le travail de longue haleine de Lydia Bertrand qui a inventorié et choisi des images propres à illustrer chaque thème. J'aimerais aussi remercier notre photographe, Johnathan Watts, qui s'est vu confronté à des centaines de négatifs et qui, par son regard de professionnel, nous a permis d'opérer un tri dans ce lot foisonnant d'images.

Christian Delécraz

L'envie de me plonger complètement dans les archives photographiques de mon père, Freddy Bertrand, me tenaillait depuis sa disparition en 1984. Cette formidable envie a pu se concrétiser quand, fortuitement alors que je fournissais quelques-unes de ces archives pour l'exposition *«C'était pas tous les jours dimanche ...»*, Bernard Crettaz m'a proposé de montrer l'œuvre de mon père, en rapport avec la mémoire de Genève.

Son laboratoire se trouvait dans notre appartement; il était normal de partager en famille, sa passion, son enthousiasme et ses doutes: vivre «à chaud» ses retours de reportages à toute heure du jour et de la nuit, a suscité toute mon admiration pour le métier de reporter-photographe tel qu'il le pratiquait à l'époque. Le plaisir de montrer aujourd'hui une parcelle de son travail n'en est que plus vif.
L'abondance et la diversité des clichés retraçant les événements genevois, m'ont néanmoins contrainte à faire un choix arbitraire, limité et quelque peu frustrant.

Vu l'orientation des expositions de l'Annexe de Conches du Musée, je me réjouis de céder le fonds des archives photographiques de la période genevoise aux collaborateurs du Musée d'ethnographie afin qu'ils puissent s'en servir pour illustrer leurs futures expositions.

Lydia Bertrand

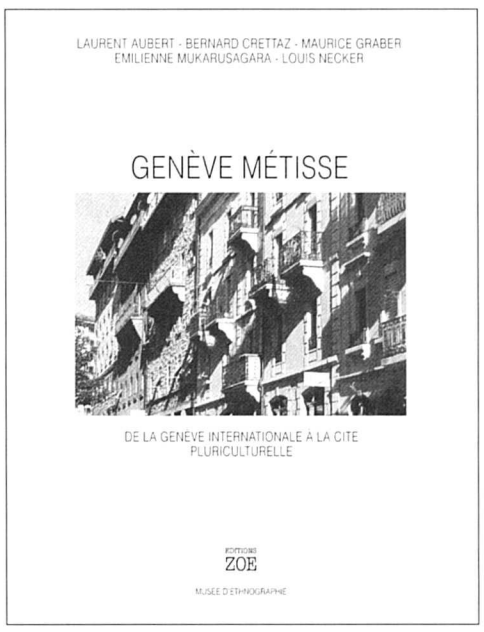
La Rade de Genève prise par les glaces en février 1956. Photo: Freddy Bertrand

«GENÈVE MÉTISSE»: UN LIVRE POUR DE NOUVEAUX HORIZONS?

Souvenez-vous. A l'instigation du Département des affaires culturelles et de son Musée d'ethnographie, Genève avait traversé 1995 sous le signe de la diversité. Organisées autour du thème de la diversité des cultures et de la nature, plus de 70 manifestations - dont une grande fête sur la plaine de Plainpalais - avaient en effet rythmé la vie genevoise et mis en évidence la dimension pluriculturelle de son identité. Au terme de cette année, Genève, pourtant depuis si longtemps plurielle, semblait s'être mieux révélée à elle-même.

Marquant en quelque sorte la clôture de cet événement, c'est sous le titre de **«Genève métisse, de la Genève internationale à la cité pluriculturelle»** qu'un livre vient de paraître aux Editions Zoé. A la fois bilan et source de réflexion pour l'avenir, cet ouvrage s'interroge sur la manière dont notre cité pourrait devenir un formidable laboratoire de la diversité, afin que l'immense attente ressentie au cours de cette année puisse prendre corps et engendrer, pourquoi pas, de nouvelles utopies pour la Genève de demain. Cet ouvrage fait suite au livre de Louis Necker: **«La mosaïque genevoise, modèle de pluriculturalisme»**

Jean-Bernard Mottet



BON DE COMMANDE

❑ Genève métisse. De la Genève internationale à la cité pluriculturelle. 304 pages, 17 ill. N/bl. Prix: Frs 32.- + frais de port.

❑ Louis Necker. La Mosaïque genevoise. 176 pages, 18 ill. N/bl. Prix: Frs. 27.- + frais de port.

Nom, Prénom .....

Rue .....

N° postal, Ville .....

Date et signature .....

A retourner au: Musée d'ethnographie de Genève
Case postale 191
1211 Genève 8
ou téléphoner au: (022) 418 45 50

NOUVELLE PUBLICATION DES ATELIERS D'ETHNOMUSICOLOGIE

CAHIERS
DE MUSIQUES
TRADITIONNELLES

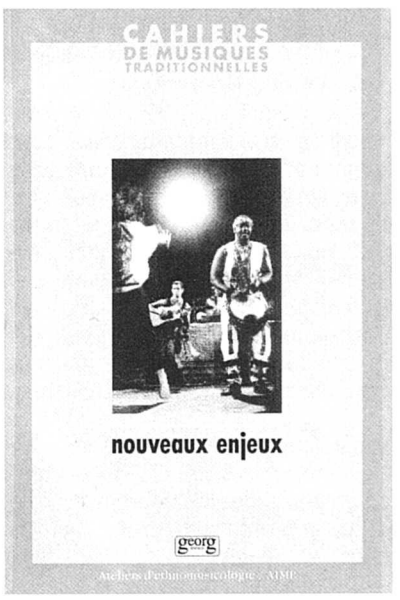
Vient de paraître: vol. 9

NOUVEAUX ENJEUX

Une publication
des Ateliers d'ethnomusicologie

en collaboration avec
les Archives internationales
de musique populaire
le Musée d'ethnographie de Genève
et la Société française d'ethnomusicologie

Directeur de la publication: Laurent Aubert



Cet ouvrage collectif aborde les principales questions liées aux récents développements des musiques du monde. Migrations, médiatisation, commercialisation, concerts, disques compacts et supports audiovisuels, world music et expériences de «fusion» interculturelle: autant de phénomènes d'une ampleur mondiale marquant profondément la vie musicale de notre époque.

Grâce à la participation des meilleurs spécialistes actuels, cette publication fait le point sur les «nouveaux enjeux» de la musique, des enjeux décisifs tant pour l'identité à venir des différentes cultures du monde qu'en ce qui concerne les innombrables champs de la création musicale contemporaine.

Seule revue francophone d'ethnomusicologie, les Cahiers de musiques traditionnelles se sont imposés au cours des dernières années comme un outil de travail indispensable à tout professionnel de la musique, ainsi que comme une lecture passionnante pour les nombreux amateurs des musiques du monde.

Laurent Aubert

Mystère au Musée, deuxième épisode

Résumé de l'épisode précédent: Le détective anthropologue Victor Lang est invité à l'inauguration de l'exposition intitulée *Salon International de Linguistique*, au Musée d'ethnographie. Le Directeur, Edouard Python, vient de terminer son discours ambigu de présentation.

Blanc ricana ostensiblement dans un nuage de fumée, tandis que les autres tentaient de cacher leur étonnement ou leur confusion sous de timides murmures d'intérêt. Une voix alla jusqu'à exprimer clairement un: «Nous sommes prêts à jouer le jeu», qui ne suscita aucun enthousiasme. Pour moi, ma curiosité s'était sensiblement éveillée, et j'étais en l'état d'observation participante que nous prisons fort dans notre cercle professionnel.

L'entrée de la première salle était une bouche entrouverte. Le Directeur nous invita à y pénétrer chacun à notre tour. Blanc prit les devants et, de l'extérieur, nous entendîmes des sons se former fort distinctement au fur et à mesure de son parcours. C'étaient de simples phonèmes, tout d'abord un b, puis des voyelles et d'autres consonnes, particulièrement des vélaires. A sa sortie, Blanc exprima ses impressions sur un ton dédaigneux: «Le B-A-BA du baratin, voilà tout.»

Quand ce fut à moi de passer les lèvres de la salle, j'eus la vision d'un immense palais illuminé. Deux rangées de dents blanches lançaient des éclairs, mais le fond de cette espèce de grotte était plongé dans la pénombre, là où le larynx s'enfonçait en direction des bronches. Une série de passerelles d'un matériau transparent permettait de parcourir le tout, et chaque fois que l'on passait au lieu d'articulation d'un phonème, celui-ci était aussitôt émis. La seule chose qui manquait à cet appareil phonatoire, c'était la langue. Mais sa présence aurait évidemment empêché le passage des visiteurs.

Le dernier à entrer fut Godard. Après quelques phonèmes isolés, nous entendîmes le bruit d'une course et une suite de sons nous parvint, formant, un peu plus lentement que normalement, mais d'une manière intelligible, les mots: «L-e V-e-r-b-e !» Après cet exploit sportif et linguistique du théologien, le Directeur fit ce commentaire: «Ce palais a été construit de façon à reproduire tous les phonèmes recensés dans toutes les langues qui sont actuellement parlées. Vous avez pu remarquer que vous jouiez vous-mêmes le rôle de la langue, et qu'au fur et à mesure de vos déplacements les phonèmes étaient émis en leur lieu et place respectifs. Il s'agit là d'une invention muséographique dont je suis fier et que l'on pourrait appeler «exposition interactive». Elle est basée sur le concept de behaviorème. Un behaviorème est un segment et un composant émique d'une activité humaine intentionnelle, qui est structuré hiérarchiquement et selon trois modes, qui est délimité par des traits culturels dans le comportement verbal ou non verbal des participants ou des observateurs et qui se manifeste par des variantes libres ou conditionnées, simples ou complexes dans un système de comportements (ou un ensemble de systèmes) et une situation qui présentent aussi une structure émique, hiérarchique et trimodale. Un behaviorème verbal est un utterème. Force m'est de constater que le gagnant de cette première partie est Monsieur Godard. Nous avons là l'établissement des règles élémentaires du jeu, qui va se poursuivre avec l'illustration d'un mythe d'origine de la différenciation des langues qui ne déplaira certainement pas à notre heureux missionnaire.»

■

Nous arrivâmes au pied d'une tour en construction, à l'intérieur de laquelle un escalier en colimaçon menait à une petite terrasse circulaire. En montant, le Directeur nous avait recommandé le silence, que des écriteaux conseillaient aussi impérieusement. Blanc crut bon d'ajouter un: «Silence, on tourne!» qui n'eut pas de succès. Au sommet de la tour, nous dûmes chacun à notre tour prononcer un seul mot, en n'importe quelle langue: immédiatement après nous parvenait le son de plusieurs mots émis en même temps, formant une sorte de purée sonore. Selon ce que nous dit le Directeur, il s'agissait de la traduction simultanée du mot prononcé dans toutes les langues où cela était possible au moyen d'un seul vocable. Arceaux lança alors un mot, *mpibok*, qui resta à notre étonnement sans réponse. Il nous expliqua qu'il s'agissait d'un mot qui, dans la langue d'une tribu amazonienne, avait le sens de «nez de dieu», et qu'à sa connaissance il n'avait son équivalent dans aucune autre langue. *Mpibok* se référait d'ailleurs à un mythe de création du monde, lequel sortait du nez du dieu créateur au moment où celui-ci se mouchait pour la première fois.

Quand nous sortîmes de la tour, nous fûmes accueillis par une grosse averse, qui ne dura que quelques secondes. Une voix - celle du Directeur - nous parvint d'un haut-parleur: «Je félicite le Docteur Arceaux, qui est le gagnant de cette deuxième partie du jeu. Il n'y a pas que dans la Bible où l'on trouve un mythe d'origine de la multiplicité des langues. De nombreuses tribus de Nouvelle-Guinée utilisent à cet effet le thème du déluge, qui provoque la dissémination de l'humanité et donc l'apparition de langues différentes. Chez les Kumukumu, ce sont les gouttes de la pluie du déluge qui, en tombant sur la tête de chaque individu, y donnent naissance à une nouvelle langue correspondant au son qu'elles ont produit: *plic* ou *ploc*, etc. En conséquence les hommes ne se comprennent plus et sont contraints de vivre séparément.»

(à suivre dans le prochain numéro de totem)

Alain Monnier

Voyage au Rajasthan

Sous la houlette bienveillante et énergique du président Mentha, un groupe d'amis du Musée d'ethnographie a fait au printemps dernier un voyage en Inde, qui restera dans toutes les mémoires. L'itinéraire, savamment élaboré et réalisé grâce au concours efficace de l'agence Celtours, commençait à Delhi, la capitale de l'Union indienne, et s'achevait à Vârânasî (vulgo Bénarès), la ville sainte de l'hindouisme sur les bords du Gange. Pour l'essentiel, il était consacré au Rajasthan, le «pays des princes», qui apparaît comme un concentré de l'Inde traditionnelle. Sans vouloir ici retracer le détail des étapes, on se bornera à noter quelques impressions, nécessairement subjectives, laissées par les paysages, les monuments, les gens.

Aux Indes, les bouses de vaches servent à tout...

Udaipur au bord de son lac, le premier palais royal de notre voyage, les premiers artisans - copistes de miniatures de style persan - observés à leur travail. Jaisalmer, ville fortifiée en plein désert, sur la route des caravanes, à la frontière du Pakistan, avec ses murailles ondulées. Le mélange frappant d'ouvrages de défense formidables et de raffinement déployé dans les pièces d'habitation atteint son point culminant à la forteresse de Jodhpur, qui éclipse l'architecture militaire des Croisés. Certains détails suggèrent la férocité des combats. A hauteur convenable, les portes de l'enceinte sont bardées de pointes d'acier longues d'une coudée. La parade des assiégeants est vite trouvée: pour protéger les éléphants-béliers, on leur ficelle sur le front un paquet de prisonniers. Pour escalader les glacis, bien trop hauts pour y lancer des grappins, on y catapulte d'énormes lézards encordés; les bêtes s'agrippent au mur avec leurs pattes à ventouse, et les guerriers montent aux cordes. Quant aux armes blanches, quel autre peuple a conçu le poignard-sécateur? Pourtant Gandhi est un fils de ce peuple. Au détour de la route, une noce de village, clarinettes stridentes et tambours: le marié à cheval, portant turban à aigrette (comme sur les photos de maharajas), entouré des deux clans familiaux, va chercher sa promise. Jaipur, ville bâtie de toutes pièces au XVIIIe siècle - on pense à l'«invention» de Carouge, mais l'échelle est différente, et pour la démographie et la faune qui peuple les rues et les places, il n'y a aucun rapport - par un prince urbaniste, paillard et grand astronome. Sur ses cadrans solaires monumentaux, on lit l'heure du jour à vingt secondes près. Samode, une forteresse «de campagne» et une résidence princière que la famille a transformée en hôtel de luxe. Les chambres, toutes différentes, sont meublées à l'ancienne, ornées de fresques travaillées comme des miniatures. Assis en tailleur dans la salle d'apparat, on y déguste un festin agrémenté de chants et de danses, et suivi d'un feu d'artifice tiré dans le parc.

Pour les monuments religieux, une mention spéciale revient aux temples jains de Ranakpur, découverts un matin dans leur solitude édénique. Quant aux sculptures de Khajuraho, leur perfection technique égale leur hardiesse. Des hommes taillés en géants s'y livrent à des joyeusetés acrobatiques, dont même le *Kamasutra* recommande l'usage modéré. Les absaras, avec de savants déhanchements, offrent au regard des fidèles leurs appas rebondis; ailleurs elles prennent une pose aguicheuse pour se tirer du pied une épine réelle ou imaginaire; d'autres encore ont d'étranges bontés pour des coursiers cabrés, dont les babines se révulsent de plaisir. Par contraste, les monuments islamiques dressés par les envahisseurs moghols, souvent sur les ruines de sanctuaires hindous, frappent par leur grandeur austère et le dépouillement de leur décor figuré.

Le plus humble citoyen de la République indienne semble conserver comme une nostalgie de l'ancien régime, de ses fastes et de ses splendeurs, et ne point s'offusquer de ses criantes inégalités, que les maîtres anglais s'étaient bien gardés de corriger et que l'indépendance n'a pas toutes effacées. Le pédaleur de rickshaw qui vous promène dans la réserve de Keoladeo Ghana et vous nomme en quatre langues les oiseaux aperçus à gauche et à droite, à chaque coup de pédale donne du «maharaja» et de la «maharani» à ses passagers (qui se croient) démocrates. Le génie mercantile ne connaît pas de castes. Les marchands de pacotille font d'une promenade dans un site grandiose - la descente à pied, par le sentier des anciens porteurs d'eau, du fort d'Amber, où on monte à dos d'éléphant - un parcours du combattant. Le violoneux vend son violon, le flûtiste vend sa flûte, l'ouvrier de cotonnades imprimées vend son empreinte de bois sculpté, le montreur de marionnettes vend ses marionnettes, le cornac vend son aiguillon (ou son ankus, pour citer le second *Livre de la jungle*), et on frémit à l'idée de ce que le musicien ambulant consentirait le cas échéant, pour un prix raisonnable, à faire de sa petite fille de six ans, qui vient de danser avec une grâce exquise sous l'œil ébahi du touriste.

Les moyens de transport ont été du bus climatisé à la barque à rames au petit jour sur le Gange, en passant par le taxi interurbain qui fonçait dans la nuit, évitant les nids de dindons avec une virtuosité terrifiante, et le chemin de fer, épique dans toutes les acceptions du terme. Quant aux lignes aériennes, intérieures et internationales, tout y était parfait, du sari des hôtesses au doigté des pilotes, dès l'instant où on quittait le plancher des vaches sacrées.

Le mot de la fin sera pour notre guide, M. Tapan Kumar Das. Hindou originaire de Pondichéry, il a été bien plus qu'un guide, un véritable initiateur. Dans un français sans faute et plein de nuances, il nous a instruits de l'histoire de son peuple, de sa religion millénaire, de sa vie quotidienne. Sans pédanterie, il nous a fait voir les monuments, sachant les laisser parler d'eux-mêmes: il ne nous a pas présenté le Taj Mahal, mais s'est contenté, avant de franchir la grande enceinte de grès rouge qui en masque la vue, d'en raconter la légende fondatrice. Parfois même, il a su joindre le geste à la parole, comme dans ce boudoir de marbre ajouré, incrusté de petite fragments de miroir, où il a esquissé le tête-à-tête, inscrit dans les étoiles et présagé par l'astrologue du palais, du châtelain et de sa favorite.

Bertrand Bouvier

1000e membre de la Société des Amis du Musée

Le bijoutier Gilbert Albert offrant l'une de ses créations à Mme Oriane Chambet-Werner

Le 16 octobre 1996,
nous avons eu le plaisir d'accueillir
le 1000e membre de la Société des Amis
du Musée d'ethnographie en la personne
de **Mme Oriane Chambet-Werner**.

A cette occasion, une petite réception
a eu lieu dans le hall
du Musée d'ethnographie durant laquelle
Gilbert Albert, bijoutier bien connu,
a généreusement offert à l'heureuse élue
une bague signée de sa main.
Ce même jour, la SAME fêtait
son 65e anniversaire.

Un apéritif convivial a réuni les participants.

EXPOSITIONS

DU 5 MARS AU 20 AVRIL
Musée d'ethnographie – hall

IMAGERIES POPULAIRES EN ISLAM

Quatre-vingts estampes de grande diffusion, vendues sur les marchés du Moyen-Orient et des pays voisins, du Maroc à l'Inde musulmane, qui font appel à des symboles et des motifs d'une culture islamique largement partagée, où apparaissent personnages et scènes de l'islam historique et du Coran, monuments des lieux saints, calligraphies.

Conférence le 5 mars 1997 à 18h30

L'ORIENT DES IMAGES

Conférence de Mme Micheline Centlivres-Demont, organisée en collaboration avec l'Association des amis de la culture arabe, suivie d'une verrée offerte à l'occasion de l'inauguration de l'exposition.

DU 20 MARS AU 17 AOÛT
Annexe de Conches

Vernissage le 19 mars 1997 à 18h00

GENÈVE 1940-1984
FREDDY BERTRAND: reporter-photographe

Après une carrière qui a débuté à Paris, Freddy Bertrand fut un des grands reporters-photographes de presse qu'a connus Genève. Pendant plus de quarante années il a couvert les événements de la vie genevoise, de l'incendie du Grand-Théâtre en mai 51 au fameux procès Jaccoud au début des années 60.
En collaboration avec le Groupe ethno de l'Université du 3e âge.

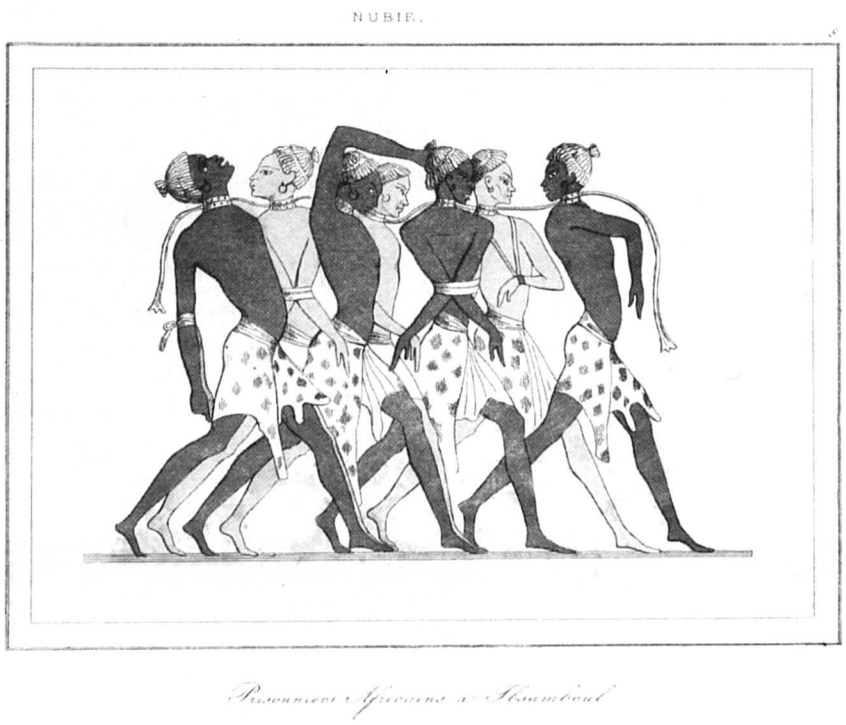
DU 3 MAI AU 5 OCTOBRE
Musée d'ethnographie

Vernissage le 2 mai 1997 à 18h00

MÉMOIRES D'ESCLAVES

L'exposition tente de retracer les fondements de l'asservissement des hommes et leur exploitation à des fins mercantiles, car tout au long de l'histoire du monde, et jusqu'à aujourd'hui, des hommes ont asservi d'autres hommes et leur ont imposé une vie le plus souvent misérable afin d'en tirer le maximum de profit.

Animations, films et conférences les 2, 30 et 31 mai
Programme sur demande au 022/418.45.50



Gravure anonyme. Ancien fonds du Musée d'ethnographie

EXPOSITION ITINÉRANTE

DU 9 MAI AU 13 JUILLET
Musée de la montagne – TURIN

SAMIVEL EN MONTAGNE
Les visions d'un amateur d'abîmes

Après la Bibliothèque de la Cité à Genève, l'Hôtel-de-Ville à Yverdon, c'est au tour du Musée de la montagne de Turin d'accueillir l'exposition SAMIVEL EN MONTAGNE, une présentation thématique du riche fonds SAMIVEL légué au Musée d'ethnographie.

MUSIQUES

ATELIERS D'ETHNOMUSICOLOGIE

VENDREDI 28 FÉVRIER 21H30
Sud des Alpes

LES VENDREDIS DE L'ETHNO
Saadet Türköz et Marie Schwab
Parfums d'Orient

VENDREDI 14 MARS 21H30
Sud des Alpes

LES VENDREDIS DE L'ETHNO
Bassi Kouyaté et Vincent Zanetti
Musique métisse malienne

JEUDI 20 MARS 20H30
Cité bleue

TSIGANES
Ensemble Thierry Robin

MARDI 25 MARS 20H30
Forum Meyrin

MADAGASCAR
Chant, musique et danse des Antandroy
Ensemble Remanindry

VENDREDI 11 AVRIL 20H30
Cité bleue

ALBANIE
Polyphonies vocales
Ensemble Cipini Vlore

VENDREDI 18 AVRIL 21H30
Cité bleue

LES VENDREDIS DE L'ETHNO
Bulenga
Musique populaire du Vénézuéla

VENDREDI 25 AVRIL 20H30
Cité bleue

MALI
Oumou Sangaré (non confirmé)
Musique des griots du Manding

VENDREDI 16 MAI 21H30
Sud des Alpes

LES VENDREDIS DE L'ETHNO
Nomades
Musique algérienne

VENDREDI 23 MAI 20H30
Forum Meyrin

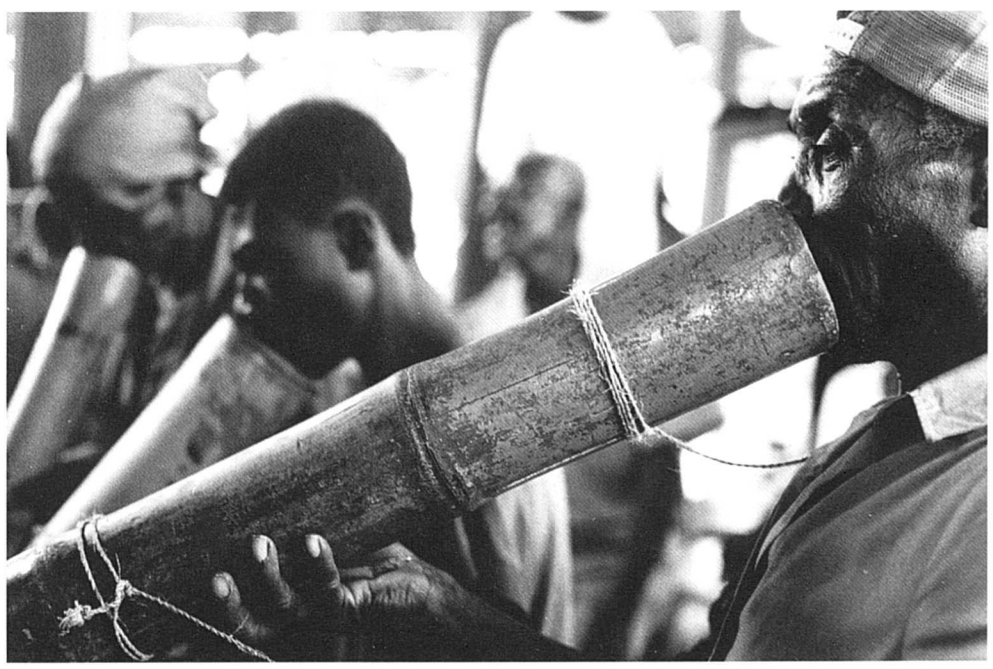
FLAMENCO
Ana la China et Miguel Angel Cortés

6-22 JUIN
Forum Meyrin /
Fête de la musique

CARAÏBES 97
Musique – Danse – Théâtre – Expositions – Bals
Cuba – Jamaïque – Trinidad – Santo Domingo – Haïti – Martinique

29 JUIN – 6 JUILLET
Théâtre du Loup

STAGE – MUSIQUE ET DANSE DES TROIS MONDES
Caraïbes – Afrique – Espagne



Les *Rara* de Pont-Sonde (Haïti). Photo: Emmanuelle Honorin